

JEAN-CLAUDE LALUMIÈRE

Van Damme, le révélateur

DANIEL FATTORE

«Vingt-quatre heures de la vie d'un homme»: c'est le programme du dernier roman de Jean-Claude Lalumière. *Comme un karatéka belge qui fait du cinéma* relate une tranche de la vie d'un homme en rupture. L'auteur y injecte Jean-Claude Van Damme et lui confie un rôle de révélateur: «Tu vas mettre ta vie sur le comptoir et nous allons regarder ce qu'il y a dedans. Mais pour ça, il faut que tu sois «aware», me dit-il en me lançant un clin d'œil, et quelque chose me dit que tu l'es», lâche l'acteur, accoudé au bar du Lutétia à Paris.

Par le verbe, l'auteur recrée la personnalité du «karatéka belge qui fait du cinéma», et illumine la deuxième partie de son roman. Un roman au parfum complexe de madeleine de Proust: de nombreux flash-back amers abordent l'enfance du narrateur, né dans les vignobles bordelais, devenu actif dans le milieu artistique parisien alors que rien ne l'y prédisposait. L'auteur en profite pour lancer quelques piques à l'encontre de l'art contemporain.

Entre une lettre mystérieuse de son frère, le vernissage d'une photographie fantasque et un retour aux sources rêvé, *Comme un karatéka belge qui fait du cinéma* brosse le portrait d'un gars qui a choisi Paris pour se fuir lui-même, et n'a rien trouvé de mieux qu'une nuit d'ivresse au Lutétia pour se retrouver. C'est copieux. Et l'on y croit. I

> Jean-Claude Lalumière, *Comme un karatéka belge qui fait du cinéma*, Ed. Le Dilettante, 255 pp.

JEAN ROUAUD

Le passé à explorer

ANTOINE VUILLEUMIER

Avec *Un peu la guerre*, Jean Rouaud publie le troisième volet de son autobiographie littéraire intitulée *La vie poétique*. Il s'interroge notamment sur le genre romanesque dont les années 1970 avaient proclamé la mort et sur les liens que tissent indissolublement selon lui le réel, le passé, l'histoire et la littérature.

Le genre dans lequel s'inscrit *Un peu la guerre* est ardu à définir. En apparence, le texte semble n'être qu'une suite parfois décousue de souvenirs et de réflexions. En apparence seulement. Les digressions sont structurantes, et Rouaud en maîtrise parfaitement l'art. Se dessine alors le «chemin d'écriture» qui a mené l'auteur du désir d'écrire aux *Champs d'honneur*, son premier roman, en passant par la double révélation du professeur fou d'Aragon et de l'éditeur. Le désir d'écrire de Rouaud ne peut prendre la forme d'un réalisme socialiste marxiste, ni celle d'un formalisme littéraire descriptif hérité du Nouveau Roman. Il ne peut être satisfait que si l'écrivain raconte des histoires, et à sa manière: «Ecrire comme ça me chante.»

Mais qu'écrire? Les conquêtes ne sont plus à faire dans l'aventure: on a tout découvert du monde extérieur, la planisphère est entièrement «cartographiée». Seul un territoire est encore vierge: le passé, qu'il faut «radiographier». «La nouvelle frontière, c'est le temps.» Faire du passé – du réel du passé et non du souvenir du passé – un «usage poétique» qui saura le préserver. Ainsi, pour Jean Rouaud, il fallait «ressusciter le roman pour ressusciter mes morts». C'est-à-dire trouver une nouvelle manière de raconter qui puisse faire «l'acte de décès» d'un monde en disparition: celui de son enfance, de sa famille, traversé par deux guerres mondiales et un siècle de conflits permanents – son monde, en somme.

Cheminant avec humour parfois, Rouaud raconte sa venue à l'écriture. Son récit interroge la littérature sur ce qu'elle est, – un «symptôme» des questions de temps – en la replaçant dans l'Histoire. Il affirme, dans l'écriture, l'interdépendance de sa vie et de son œuvre. Peut-être est-ce là un peu son manifeste. I

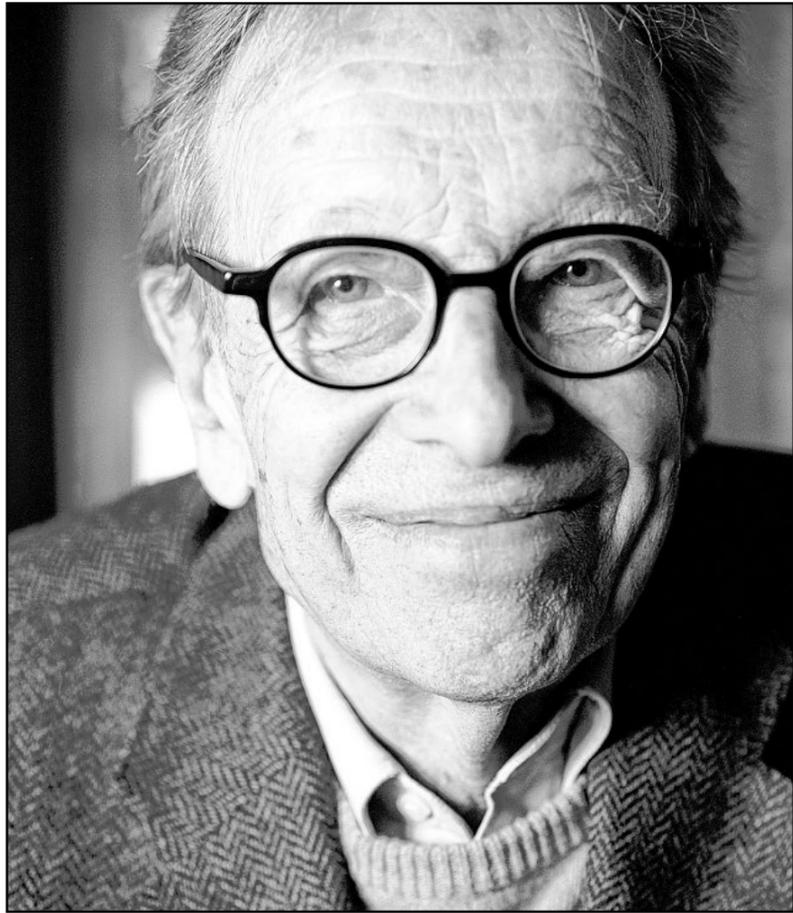
> Jean Rouaud, *Un peu la guerre*, Ed. Grasset, 254 pp.



Lueurs dans l'ombre du doute

Philippe Jaccottet. Le poète vaudois établi dans la Drôme fait son entrée dans la Pléiade. Un privilège autant qu'une invitation à découvrir une œuvre faite de doutes et d'espoir.

THIERRY RABOUD



Philippe Jaccottet a donné libre accès à ses documents de travail... KEYSTONE/DR

f

Face à la dictature de l'instantané, il est urgent de prendre le temps. Celui offert par Philippe Jaccottet, poète vaudois qui, à 88 ans, connaît les honneurs d'une publication de ses œuvres en Pléiade. Un privilège rarement consenti aux auteurs vivants, juste mesure de l'importance de cette voix inscrite au fronton de la poésie contemporaine. Poétesse et collaboratrice scientifique au Centre de recherches sur les lettres romandes de l'Université de Lausanne, José-Flore Tappy a été choisie par Philippe Jaccottet pour conduire ce travail éditorial. Interview.

Quelle a été la part de l'auteur dans l'élaboration de ce recueil d'œuvres?

José-Flore Tappy: Philippe Jaccottet est intervenu au moment d'établir le sommaire et la disposition des œuvres. Ensuite, il nous a «lâchés», avec confiance. Notre équipe a alors pu mener le travail éditorial de manière totalement indépendante, avec la distance critique nécessaire. Cependant, vu son âge, l'auteur disait son impatience de voir le travail terminé, il me l'a souvent confié. La difficulté étant pour nous à la fois de ne pas le décevoir, et de ne pas céder aux compromis pour avancer plus vite et lui faire plaisir.

Il vous a aussi ouvert ses archives...

Oui, c'est tout à fait exceptionnel. Ce serait même la première fois de l'histoire de la Pléiade qu'un auteur donne libre accès à ses manuscrits de travail. Nous avons même eu l'autorisation d'en publier des passages. C'est une chance rare! Philippe Jaccottet nous y a autorisés, sachant que nous n'allions pas surévaluer l'archive.

C'est-à-dire?

Les manuscrits sont un curieux matériau. On en arrive vite à l'instrumentaliser au travers d'un discours très codifié sur la genèse de l'œuvre. Nous avons préféré mettre en valeur ces documents afin d'éclairer certaines zones d'ombres que l'œuvre pouvait receler.

Qu'apporte la consultation des archives dans la compréhension de l'œuvre?

Les manuscrits nous apprennent à prendre distance avec l'œuvre telle qu'on la connaît, permettent de ne pas rester dans un rapport d'empathie. On s'aperçoit aussi que le poème ne s'écrit jamais comme on le lit; la plupart des manuscrits sont très travaillés. Philippe Jaccottet en vient souvent au poème à partir d'une prose abondante, diserte, qu'il met en rythme et en musique. Spontanément, il possède une langue plutôt baroque, volumineuse et très discursive, qu'il mène progressivement vers le «moins» et vers la concision à force d'élaguer.

Il note pourtant dans l'un de ses carnets: «La difficulté n'est pas d'écrire, mais de vivre de telle manière que l'écrit naisse naturellement»...

C'est une image erronée qu'il a aimé à entretenir, mais que notre édition vise à rectifier. Le poème ne coule jamais de source, il est chez lui le fruit du labeur et de l'exigence avant tout.

Philippe Jaccottet est né à Moudon mais vit dans la Drôme depuis 1953. Quelle est la part romande de son identité de poète?

Philippe Jaccottet appartient pleinement à la poésie française contemporaine. Cependant, sa formation, son ancrage et la construction de son identité sont intimement liés à la Suisse romande. En travaillant à la «Chronologie» et lors de nos entretiens, j'ai senti chez lui un souci d'étoffer cette part initiale de sa vie, comme s'il avait voulu s'acquitter de certaines dettes. Il s'est certes affranchi de sa culture protestante, mais en a conservé une forme d'attention scrupuleuse aux choses, une primauté du doute sur l'affirmation.

Quelle est l'importance de sa voix poétique dans le monde d'aujourd'hui?

Philippe Jaccottet est un poète qui s'exprime dans un langage immédiat qui s'adresse au lecteur. Inestimable en des temps où chacun parle pour soi et où l'autre n'existe pas vraiment... Sa grande force est aussi de ne jamais donner de solutions ni d'asséner de vérités, mais d'y tendre sans relâche. Sa poésie est celle d'un homme de conflits intérieurs et de tourments, mais qui ne s'y enferme jamais, rappelant toujours l'extraordinaire présence de la lumière.

Philippe Jaccottet, le poète européen

Né Vaudois en 1925, Philippe Jaccottet est une voix majeure de la poésie française contemporaine, aujourd'hui mise en pleine lumière. Aux honneurs français de la parution en Pléiade viennent en effet s'ajouter, ceux, suisses, venus du Grand prix de littérature 2014 récemment décerné à Berne pour l'ensemble de son œuvre. Des honneurs qui, pour réjouir le poète, pèsent néanmoins sur cet homme qui préfère se tenir loin des projecteurs, note José-Flore Tappy.

Sa discrétion résonne en une œuvre comme construite pas à pas, empreinte de l'humilité du «marcheur voûté par ses doutes» mais transporté, de loin en loin, par des

«souffles bienheureux», ainsi qu'il l'écrit dans *La Promenade sous les arbres*.

Parmi ces souffles créatifs, les vingt-neuf recueils en vers et en prose rassemblés dans la Pléiade, mais aussi la très vaste entreprise de traduction menée en contrepoint. Pour subvenir aux nécessités, mais aussi affirmer des liens avec une Europe de la culture où se croisent Musil, Hölderlin, Rilke, Homère ou encore Góngora. «L'œuvre de Philippe Jaccottet se construit dans un environnement plurilingue où la curiosité pour les autres langues et les autres littératures est immédiate, instinctive»,

Antimonumentale, souvent faite de notes et de fragments, son œuvre ouvre des perspectives, laisse respirer une forme d'espoir, de liberté. Il aura d'ailleurs ces mots dans *La Promenade sous les arbres* (1957): «Le problème, pour notre esprit, serait moins d'entasser des rochers, de bâtir des temples, que d'ouvrir des passages dans les murs.»

En fait de construction, ces Œuvres n'ont-elles pas valeur de somme définitive?

Non, elles ne ferment rien, n'apportent aucune conclusion. L'auteur est vivant et l'œuvre reste ouverte. Jaccottet a par exemple tenu à y intégrer dernièrement un très petit livre, *Couleur de terre*, publié alors que notre travail éditorial était en cours. Par la diversité de nos approches critiques, incluant la voix d'un auteur de langue italienne, Fabio Pusterla, notre édition voudrait être davantage un éventail bruissant d'air qu'une brique destinée à bâtir la postérité. Et par un beau hasard de fabrication, l'ouvrage se termine sur une série de pages blanches, comme si la suite restait à écrire... I

note Hervé Ferrage. Le directeur de l'Institut français de Budapest a collaboré à cette édition en Pléiade. Pour lui, Philippe Jaccottet est un «vrai Européen, au sens le plus noble du terme», et si sa poésie échappe à la corruption du temps, c'est par sa capacité à proposer ce «pas de côté», celui qui nous détache d'un monde où se délite «le lien avec l'originel». Un lien que le poème tend à restaurer en un cheminement rigoureux, «mais sans certitude autre que celle, indubitable, de l'expérience sensible», souligne Hervé Ferrage. Expérience de l'inquiétude, mais aussi, surtout peut-être, de l'ineffable beauté du monde. TR

